



HAL
open science

Du récit de vie au récit de soi. Test et trauma

Christophe Ippolito

► **To cite this version:**

Christophe Ippolito. Du récit de vie au récit de soi. Test et trauma. Du récit de vie au récit de soi. Test et trauma, Passages, pp.9-26, 2018. hal-03168942

HAL Id: hal-03168942

<https://hal.science/hal-03168942>

Submitted on 15 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Du récit de vie au récit de soi. Test et trauma

Version préparatoire de : Christophe Ippolito, « Du récit de vie au récit de soi. Test et trauma. » *Récit de vie, récit de soi*. Ed. C. Ippolito. Caen: Passage(s), 2018. 9-26.

Du récit de vie au récit de soi. Test et trauma

Mais je ne connais pas encore assez clairement ce que je suis, moi qui suis certain que je suis ; de sorte que désormais il faut que je prenne soigneusement garde de ne prendre pas imprudemment quelque autre chose pour moi, et ainsi de ne me point méprendre dans cette connaissance, que je soutiens être plus certaine et plus évidente que toutes celles que j'ai eues auparavant¹.

Le titre dual de ce recueil (« Récit de vie, récit de soi ») invite à partir de la notion de récit de vie, qui est d'abord, historiquement du moins, une notion extra-littéraire, pour aller vers le récit de soi dans sa diversité. Le Littré, restant proche du sens donné au mot à son apparition en langue (« relation d'un événement », 1498), définit le récit comme « action de raconter une chose », le Trésor de la Langue Française informatisé comme « présentation (orale ou écrite) d'événements (réels ou imaginaires) ». La distinction entre réel et imaginaire, si on la croise avec l'autobiographie *largo sensu*, donne un cadre de référence aux débats contemporains, notamment en France, sur les efforts de délimitation entre autobiographie et autofiction. Les articles réunis ici portent sur l'entrecroisement des deux notions de récit de vie et récit de soi, et ce en laissant leurs frontières ouvertes dans la mesure et les limites du possible, au-delà des contraintes « imposées » ou subies par les redéfinitions de genres et de catégories (autobiographie, autofiction).

On problématisera la notion de récit de vie de façon interculturelle, comme traduction envisageable de l'anglais *life narrative*, sous-ensemble du *life-writing*, catégorie ouverte qui dépasse et transcende la littérature, et au sein de celle-ci la notion souvent restrictive de genre, qu'il convient probablement de réserver à des modes d'écritures plus ou moins précisément définis et répertoriés : le roman, l'hagiographie... On trouvera ci-dessous une définition de l'écriture de vie, définition émanant de l'un des centres de recherches britanniques travaillant dans ce domaine, et notre traduction de celle-ci :

Life-writing involves, and goes beyond, biography. It encompasses everything from the complete life to the day-in-the-life, from the fictional to the factual. It embraces the lives of objects and institutions as well as the lives of individuals, families and groups. Life-writing includes autobiography, memoirs, letters, diaries,

¹ René Descartes, « Méditation Seconde », *Méditations métaphysiques*, éd. Michelle et Jean-Marie Beyssade, Paris, GF Flammarion, 1992, p. 73.

journals (written and documentary), anthropological data, oral testimony, and eye-witness accounts. It is not only a literary or historical specialism, but is relevant across the arts and sciences, and can involve philosophers, psychologists, sociologists, ethnographers and anthropologists².

L'écriture de vie implique la biographie mais va au-delà d'elle. Elle englobe tout ce qui va de la vie entière à la journée de vie, de la fiction au factuel. Elle inclut vie des objets et des institutions aussi bien que vie des individus, des familles et des groupes. L'écriture de vie inclut autobiographie, mémoires, lettres, journaux intimes et autres journaux (écrits ou non), données anthropologiques, témoignages oraux et témoignages oculaires. Loin de n'être qu'un domaine particulier du champ littéraire ou historique, elle concerne l'ensemble des arts et des sciences, et peut impliquer des philosophes, des psychologues, des sociologues, des ethnologues et des anthropologues.

Cette définition a un effet (inévitabile) de liste ; mais on voudrait insister ici sur le fait qu'elle montre clairement que, notamment dans la perspective des sciences et pratiques sociales depuis le début du vingtième siècle (psychologie, psychanalyse, sociologie, ethnologie en particulier), l'écriture de vie et en son sein le récit de vie sont aussi des notions extra-littéraires et interdisciplinaires. En France, l'ouvrage dirigé par Pierre Bourdieu, *La Misère du monde*, offre un bon exemple de l'utilisation du récit de vie dans une perspective sociologique³. Plusieurs travaux ont été publiés sur le *life-writing*, de l'anthologie à l'étude d'une incarnation spécifique de cette pratique ou à la théorie. L'ouvrage de référence reste l'encyclopédie⁴ en deux gros volumes éditée par Margaretta Jolly en 2001. Si l'on se reporte à la section « Theory and Criticism » de la liste thématique (p. xlii), on retrouve un certain nombre de notions importantes pour le propos de la présente collection d'essais : authenticité, relation entre autobiographie et biographie, corps, éthique, (théorie du) genre, identité, mémoire, récit, moi, temps ; les notions de genre littéraire et de type sont répertoriées dans une autre section autonome, comme si leur priorité théorique était seconde.

Si l'on considère maintenant les notions de récit de soi et d'autobiographie dans le domaine anglophone, on peut se reporter avec profit au tout récent *The Routledge auto/biography studies reader*⁵ dirigé par Ricia Anne Chansky et Emily Hipchen (2016). On y retrouve dans une première partie des extraits des textes fondateurs de Georges Gusdorf (« Conditions and limits of autobiography », p. 24-30) ou de Philippe Lejeune (« The Autobiographical Pact » (p. 34-48) dans le domaine français, et de Paul de Man (« Autobiography as De-Facement », p. 31-33) ou de James Olney (« Autobiography and the Cultural Moment: A Thematic, Historical and Bibliographical Introduction », p. 5-14) dans le domaine américain. Par la suite, des articles explorent les marges de l'autobiographie, la notion de trauma (ou traumatisme), ou ce qu'Isabelle de Courtivron appelle « The incomplete return » (un trauma et un défi ; p. 188-192), et bien d'autres choses encore ; le livre finit avec un texte de Lejeune sur la génétique textuelle, « Genetic Studies of Life Writing » (p. 336-339). Il est enfin nécessaire de consulter l'ouvrage pionnier de Sidonie Smith et de Julia Watson, *Reading Autobiography: A Guide for Interpreting*

² « What is Life-Writing ? », The Oxford Centre for Life-Writing, Wolfson College, Oxford University, URL : <https://www.wolfson.ox.ac.uk/what-life-writing>, consultée le 28/09/2016.

³ Pierre Bourdieu (éd.), *La Misère du monde*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Points essais », 1993.

⁴ Margaretta Jolly (éd.), *Encyclopedia of Life Writing. Autobiographical and Biographical Forms*, London & Chicago, Fitzroy Dearborn Publishers, 2001, 2 vols (A-K, L-Z).

⁵ Ricia Anne Chansky et Emily Hipchen (éd.), *The Routledge Auto/Biography Studies Reader*, Abingdon & New York, Routledge, 2016. Avant-propos de Sidonie Smith.

*Life Narratives*⁶, où l'autobiographie, en tant que récit de vie et sous-ensemble de l'écriture de vie, est résolument mise du côté de l'enquête sur soi et de la réflexivité. On le comprend, parler ici de « récit de soi » revient à souligner le rôle essentiel des dimensions réflexive et analytique de cette notion, au-delà de la dimension esthétique. Insistons-y, le récit de soi peut être considéré, comme le récit de vie dont il est (lui aussi) un sous-ensemble, comme une recherche sur le soi qui est d'abord d'ordre extra-littéraire. La dimension esthétique y est seconde. Ceci dit, certes, les articles qui suivent portent sur des œuvres littéraires. Mais ils s'attachent à explorer les manifestations et les formes de cette recherche sur le soi, au-delà du littéraire. D'ailleurs, une telle perspective n'est pas séparable des motivations et des attentes du lecteur de récit de soi, qui (pour le dire brièvement) n'est pas seulement un lecteur de ce qu'il y a de littéraire dans ce récit, mais aussi du non-littéraire en lui⁷, voire de ce qui est susceptible de l'aider dans sa propre démarche analytique d'exploration de son soi (comme si deux explorations se croisaient, dessinaient des rapports, des intersections, voire des parallèles). Revenons au domaine strictement français (car ce qui précède s'applique quel que soit le domaine considéré, avec cependant, toutes choses égales d'ailleurs, nombre de différences ou plutôt d'ajustements culturels et autres). En France, le mot « autobiographie », qui apparaît en langue en 1838, est répertorié pour la première fois en 1842 dans le Complément du Dictionnaire de l'Académie française au sens de « [V]ie d'un individu écrite par lui-même ». Pour la définition de la notion de moi, on se réfèrera encore une fois au Littré : « *Terme de philosophie.* Le moi, la personne humaine en tant qu'elle a conscience d'elle-même, et qu'elle est à la fois le sujet et l'objet de la pensée⁸ ». De là, on peut dire que dans le récit de soi, le moi est à la fois le sujet et l'objet de l'œuvre, et souligner la dimension réflexive de ce récit, ainsi que sa dynamique analytique.

Sur le lien entre récit de soi et mémoire collective, on peut consulter par exemple, au-delà des textes fondateurs⁹, un ouvrage comme *L'écriture de soi peut-elle dire l'histoire*¹⁰ ? Il y est notamment question de la Shoah, d'Hiroshima, et du génocide au Rwanda, mais aussi des problèmes liés à la sincérité ou au témoignage. Régine Robin juge qu'il faudrait appréhender le récit de vie en relation avec les autres types de mémoire (collective, culturelle...), et donc entre autres de manière extra-littéraire, pour être mieux à même notamment de faire la différence entre le récit de vie et ces autres types de mémoires¹¹. Ce lien entre récit de soi et mémoire collective est étudié dans nombre des articles de notre recueil, ainsi de ceux qui portent sur une relation singulière (Levi, Semprun) de la tragédie universelle que fut la Shoah. Or tenter de raconter la Shoah dans le cadre d'un récit de soi représente un défi majeur à plusieurs niveaux ; on atteint sans doute là une des limites du récit de vie comme récit de soi – limite exemplaire pour tout récit de

⁶ Sidonie Smith et Julia Watson, *Reading Autobiography : A Guide for Interpreting Life Narratives*, Minneapolis & London, University of Minnesota Press, 2001 ; une seconde édition avec mise à jour est parue en 2010.

⁷ Cf. Roland Barthes, « Notes sur André Gide et son *Journal* » (1942), *Œuvres complètes*, t. I, éd. Éric Marty, Paris, Éd. du Seuil, 2002, p. 33.

⁸ Cité dans Vincent Descombes, *Le parler de soi*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2014, p. 85.

⁹ Voir notamment le double travail de Robert Antelme dans *L'espèce humaine* (1947), Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1957, et *Textes inédits. Sur L'Espèce humaine. Essais et témoignages*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 1996.

¹⁰ Jean-François Chiantaretto, éd., *L'écriture de soi peut-elle dire l'histoire ?* : actes du colloque organisé par la BPI les 23 et 24 mars 2001 dans la petite salle du Centre Pompidou à Paris, Bibliothèque Publique d'Information, coll. « BPI en actes », 2002. Voir aussi, dans une perspective différente, un autre ouvrage de Jean-François Chiantaretto, *Écriture de soi et narcissisme*, Paris, Érès, 2002.

¹¹ Cf. Régine Robin, « Structures mémorielles, littérature et biographie », in « Biographie et cycle de vie », Francis Godard et Frédéric de Coninck éd., *Enquête-Cahiers du CERCOM*, n° 5, mars 1989, en ligne, URL : <https://enquete.revues.org/116> , consultée le 14 mai 2016, paragraphe 49.

vie écrit après la Seconde Guerre Mondiale. La Shoah représente sans aucun doute le trauma le plus odieux tant au niveau individuel que collectif, et les récits sur la Shoah sont mesurés à l'aune de ce trauma.

Trauma

On comprend dès lors pourquoi la notion de trauma est essentielle dans ce recueil, la seconde partie lui étant consacrée (et on peut aussi mesurer l'importance de cette notion ou de son « envers », le trauma surmonté ou (momentanément) effacé, dans les autres parties du recueil). Ce choix de centrer l'étude du récit de soi sur la notion de trauma pourrait être contesté : on peut simplement voir dans le récit de soi un moyen de communication qui facilite l'expression du moi et vise à la survivance de celui-ci (voire à sa transformation) ou du moins à la transmission (et à la mémoire) d'un certain nombre de faits, données ou savoirs le concernant, ou encore un outil qui favorise l'analyse réflexive par la mise à distance de soi par soi. Mais même dans ces conditions, relevons que la non-expression, la non-survivance, la non-mémoire ou la non-transmission sont aussi des traumatismes, et non des moindres. Cependant, c'est dans son aspect critique (au sens de l'adjectif dans l'expression « théorie critique » chez Max Horkheimer¹², voire dans « *critical theory* » en général, mais aussi au sens d'une période ou d'un événement critique, d'une crise, et de l'importance de celle-ci) qu'il nous semble que la notion de trauma est la plus productive dans ce contexte. Et dans la structure d'un récit, d'une narration, la place de la crise a une fonction souvent essentielle et constitutive, quand bien même la crise de prose, si prose il y a, est apparemment limitée à une crise ou tangage du langage, pour reprendre l'expression de Michel Leiris.

Dans les sciences et pratiques dont on a parlé ci-dessus, le récit de vie est souvent et d'abord réponse d'ailleurs partielle ou incomplète à un trauma pris en tant que point, réseau ou rhizome manifestant la vie dans son intensité, et dont par exemple un psychologue ou un psychanalyste, voire tout un chacun y compris la source du récit, pourra explorer ou « écouter » les trous ou les stratégies (exploration par autrui, ou auto-exploration donc). Cette écoute peut entraîner une transcription qui devient dès lors récit écrit, médié, sinon proprement littéraire. La parole puis/ou l'écrit sont inséparables de formes de médiation, l'expression changeant le « magma¹³ » émanant du moi en « précipités » plus lisibles, et conditionnés par le moment et les conditions de cette expression comme par la nature du « je » qui la sous-tend (qu'il soit modifié ou non en « il », « tu », etc.). Ce « magma » n'est pas transparent, si bien que parler d'authenticité ou de vérité « originelles » ou de sincérité même voulue est problématique. De plus, de l'acte manqué à l'acte de parole manqué ou manquant il n'y a qu'un pas, et plusieurs détours sont possibles. Régine Robin l'a noté, « [l]a fabrique d'un récit de vie entre réel et fiction est une autre manière de parler de l'impossible identité de soi à soi¹⁴ ».

¹² Cf. Max Horkheimer, *Théorie traditionnelle ou théorie critique*, trad. Claude Mailard et Sybille Muller, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1974.

¹³ « Lorsque je me trouve devant ma page blanche, je suis confronté à deux choses : d'une part le trouble magma d'émotions, de souvenirs, d'images qui se trouvent en moi, d'autre part la langue, les mots que je vais chercher pour le dire [...] » (Claude Simon, « Discours à Stockholm » [*Lettre internationale*, n° 8, 1986, p. 68], cité in Régine Robin, art. cit., paragraphe 41).

¹⁴ « L'écriture à la trace. Entretien avec Régine Robin », entretien réalisé par Vincent Casanova, Didier Leschi et Sophie Wahnich, *Vacarmes* n° 54, hiver 2011, en ligne, URL : <http://www.vacarme.org/article1967.html>, consultée le 16 mai 2016.

Il est difficile de rendre compte du va-et-vient entre sensations et écriture autour des pôles destinataire-destinataire, y compris et surtout lorsque le destinataire tend vers le destinataire (dans le cas du Journal), comme la rivière et l'océan vers l'amont ou la source, ou lorsque l'origine se perd dans la performance de l'exécution, ainsi dans le livre comme goutte(s) ou « aval » du moi plutôt que comme bouteille jetée à la mer. Cependant, privilégier l'étude du trauma comme angle dominant d'approche ne veut pas dire qu'il faille fermer la porte à d'autres causes manifestes des innombrables récits de vie, de l'examen ou de la connaissance de soi (comme mise en ordre chronologique, analytique ou autre d'un bilan ou d'un sens, ou résistance illusoire à la fuite du temps et à la mort) à la confession, à l'aveu, à l'autojustification ou au témoignage, voire à ce qui fait à la fois la facilité et la difficulté de l'écriture de soi. Mais en quelque façon, on peut déceler l'empreinte de traumatismes sous chacune de ces « causes ». Ainsi, retarder un aveu peut être traumatique plutôt que (ou aussi bien que) stratégique, profiter de son propre matériel autobiographique un aveu d'impuissance.

Récit de soi et valeur de vérité

Une approche du récit de soi par l'écoute du trauma dépend aussi, certes, de la valeur de vérité qu'on peut accorder au récit de vie. Dans les récits de vie non-littéraires, le problème de la vérité ne manque pas de se poser, ainsi dans le contexte des sciences sociales. Dire une vie dans sa totalité est impossible, une reconstitution exacte d'une partie même infinitésimale d'une vie l'est *a priori* tout autant : l'approximation est donc règle et limite. De plus, il faudrait s'interroger, y compris dans le cas d'œuvres littéraires, sur ce qui ne passe pas, ou passe mais fort indirectement, du privé au public, entre secret légitime ou non, jeu ou stratégie. Et le jugement de l'écoute, insistons-y, se fait aussi sur la question de la perception et du statut de la vérité : sincérité, authenticité, ont leur importance ; dans une certaine mesure, il faut jouer le jeu.

Le problème de la vérité du récit de soi ne disparaît pas, bien au contraire, en littérature, même s'il ne peut être un critère du jugement sur la littérarité d'un récit donné. Avec la littérature et la lecture entre pleinement en scène la notion de vraisemblance dans le rapport au réel. En tant que médiation (et parfois remédiation) esthétique, la littérature peut entraîner plusieurs glissement progressifs de la vérité, où vient se perdre le peu de vérité originelle qui restait (peut-être) dans la transmission du moi. Dans le cadre particulier du récit, qui nous occupe ici de manière privilégiée, un schéma narratif s'élabore. Ce schéma implique une succession, un ordre, un enchaînement qui suppose des formes de logique interne, une temporalité qui a à voir avec la vraisemblance, ce d'autant plus quand les références contextuelles s'accumulent (et cela du roman au blog ou à la série de *posts*). Le « je » qui se love dans l'« histoire » d'un récit lui donne une valeur de vérité, et en retour le rapport du monde de ce récit au réel que tissent par exemple les références à un événement « historique » soutient et conforte la vraisemblance de ce « je ». Dès lors, pour reprendre des termes forgés par Paul Ricœur, l'identité « substantielle » du moi considéré se double d'une « identité narrative » qui à la fois la déborde et la limite. L'entrée en récit implique une manipulation ; dans le processus de reconstruction, il faut faire la part de l'imagination et du travail, voire du jeu, de la reconstitution (« fidèle » ou non), et de leurs rapports.

Il reste que le vieux débat entre vrai et faux, réel et fiction, se fait plus pressant dans le cadre du récit de soi, où l'accord de plusieurs sur la réception d'un événement ancré dans la mémoire collective n'est pas possible. Et d'ailleurs, existe-t-il une autobiographie qui soit « vraie », et non pas partiellement autofictionnelle, et construction après coup ? N'est-il pas toujours des

questions auxquelles on ne peut avoir de réponse pleinement satisfaisante ? La part de ce qui est inconnaissable par le sujet, par les autres ? Et quel est l'impact de cette situation sur la lecture, sur les modalités d'appropriation du texte publié par l'autre ?

Autobiographie, autofiction et récit de soi

De cette impossibilité de la mesure de la vérité dans une autobiographie découle une certaine vanité du débat sur autobiographie et autofiction. On peut toujours affirmer qu'un élément dont on peut prouver la vérité tire un texte vers la supposée transparence idéale de l'autobiographie. Dès lors, ce qui est en jeu est la part relative de l'ensemble constitué par de tels éléments dans un texte donné. Rien n'interdirait alors de parler de « dominante » autobiographique ou autofictionnelle, au sens où Roman Jakobson prend ce mot :

La dominante peut se définir comme l'élément focal d'une œuvre d'art : elle gouverne, détermine et transforme les autres éléments. C'est elle qui garantit la cohésion de la structure.

La dominante spécifie l'œuvre. [...] un élément linguistique spécifique domine l'œuvre dans sa totalité ; il agit de façon impérative, irrécusable, exerçant directement son influence sur les autres éléments¹⁵.

Parler de récits de vie et de récits de soi, dans ces conditions, revient à remettre en question, et peut-être à subsumer, les catégorisations en termes d'autobiographie ou d'autofiction, en tentant d'aller au-delà de la question du genre littéraire ou de la catégorisation intempestive et d'élargir délibérément le cadre de la recherche sur l'écriture de soi. À plus d'un titre, il nous semble qu'un tel élargissement est inévitable ; ainsi, en littérature, la notion barthésienne de biographème, évoquée dans ce qui suit, est un cheval de Troie par lequel la part autobiographique de la fiction rentre dans une certaine mesure dans le récit de soi ; et en retour le récit de soi possède à tout le moins une mineure fictionnelle, quand bien même il garderait une dominante non-fictionnelle (le mot « dominante » est pris, encore une fois, au sens ci-dessus).

Ces questions de délimitations de champs ont été abondamment traitées, notamment en France (Philippe Lejeune, Michel Beaujour, Philippe Gasparini...), et ce recueil n'en fera pas une priorité en soi. Rappelons simplement que Lejeune définit l'autobiographie comme le « [ré]cit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité¹⁶ ». Plusieurs termes posent ici problème, à commencer par « rétrospectif ». Les articles qui suivent montrent que bien souvent le présent de l'écriture échappe à la tyrannie du rétrospectif, ou lui résiste d'une manière ou d'une autre. Pose problème également, dans d'autres propositions de Lejeune, la question des limites temporelles assignées à l'autobiographie (commence-t-elle après ou avant le XVIII^e siècle ?) ; nous nous rapprocherions plutôt ici de la position inclusive de Georges Gusdorf contre la limite « leujénienne » de 1770, et mettrions en question, plus généralement, la validité de la question de l'origine de l'autobiographie, qu'elle soit « moderne » ou non. Plus largement, dire

¹⁵ Roman Jakobson, « La Dominante », *Huit questions de poétique*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Points », 1977, p. 77.

¹⁶ Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique* (1975), Paris, Éd. du Seuil, coll. « Points essais », nouvelle édition augmentée, 1996, p. 14. C'est là l'état final de la définition originellement proposée quatre ans plus tôt : « nous appelons autobiographie le « récit rétrospectif en prose que quelqu'un fait de sa propre existence, quand il met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité » (Philippe Lejeune, *L'autobiographie en France*, Armand Colin, 1971, p. 14).

que « l'autobiographie se présente d'abord comme un *texte* littéraire¹⁷ » ne rend pas justice aux textes autobiographiques non-littéraires (certains d'entre eux étant d'ailleurs devenus littéraires après coup), voire à des documents (certains témoignages ponctuels, par exemple) qui ne peuvent prétendre au statut de *texte*, de quelque manière qu'on les considère. Mais pour en revenir à la citation qui précède, la définition que Lejeune a fait de l'autobiographie reste la définition dominante. Elle peut être contestée, on le verra (Caute), mais il faut avant toute chose reconnaître à Lejeune le mérite de ne pas vouloir figer cette définition dans le temps et la volonté de continuer inlassablement la recherche (qui ne peut effectivement que rester du côté du devenir, de la dynamique, du changement), choses qu'on peut vérifier dans ses diverses contributions depuis les années 1970, comme dans ce qui suit : « [...] *les définitions sont faites pour évoluer ! Aujourd'hui, on a tendance à faire du pacte autobiographique une sorte de dogme, alors que toute grande œuvre à la première personne est unique*¹⁸ ».

S'arrêter à une définition est difficile, travailler sans définition l'est également ; on choisira pour cet ouvrage une définition inclusive à la limite de l'aporie, en privilégiant la manifestation du moi à l'œuvre dans le récit de vie : chaque fois qu'il y a trace de la vie de l'auteur, il y a récit de soi.

Et moi, et moi, et moi !

Ce récit, on a voulu ici l'étudier dans sa contemporanéité, bien qu'il ait paru nécessaire d'intégrer au corpus des auteurs (Cendrars, Beckett) qui posent des problèmes importants pour le propos de ce recueil. On le sait, le *life-writing* (ou écriture de vie) sur le récit de soi explose avec la société de consommation plus individualiste¹⁹ qui commence avec les années 1960, société caractérisée entre autres choses par la consommation de masse de l'inutile, ou plutôt du non-immédiatement nécessaire. Certaines chansons populaires de Bob Dylan, aujourd'hui Prix Nobel, en constituent des exemples musicaux. Certains documentaires de Chris Marker (et sa voix, ses plans) en révèlent autant sur le narrateur de ces documentaires (voire, au-delà, sur quelque chose de leur auteur) que sur les sujets traités. En littérature française, les réflexions que font autour des années 1980 la génération des années 1950 et les précédentes (on pense notamment à Hervé Guibert, Annie Ernaux...) sur leurs vies, réflexions qui se multiplient alors, constituent une autre étape qui semble renouveler l'organisation du champ littéraire du récit de soi et l'engager (pour une grande part) sous la bannière de l'extrême contemporain ; et cette organisation est encore un cadre de référence aujourd'hui.

Dans les années 1990, le glas de certaines idéologies favorise des formes de replis identitaires sur soi et les siens ; mais en construisant « soi-même comme un autre » (selon l'expression qui figure en titre d'un ouvrage de Ricoeur), on cherche un sens qu'on ne trouve pas toujours. Une part de prêt-à-penser a pu orienter au moins pour un temps cette recherche, spécifiquement dans les histoires de la pensée et de la littérature française, avec ce que la doxa a appelé le « retour du sujet » consécutif à la fin de certaines idéologies et du structuralisme. Mais

¹⁷ Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, op. cit., p. 7.

¹⁸ Philippe Lejeune, in Jean-Louis Jeannelle, « Philippe Lejeune : le récit de soi, c'est lui », *Le Monde des livres* 02/05/2013, URL : http://www.lemonde.fr/livres/article/2013/05/02/philippe-lejeune-le-recit-de-soi-c-est-lui_3169697_3260.html#BF3PiRxYFPD6Je1U.99, consultée le 20 juillet 2016.

¹⁹ C'est le sens, on l'aura compris, du titre de cette section, repris de la fameuse chanson de 1966 interprétée par Jacques Dutronc (paroles de Jacques Lanzmann, musique de Jacques Dutronc, diffusion par Vogue).

il convient de nuancer ces généralités, et d'isoler d'autres courants, ainsi la montée de l'irrationalisme :

Écroulement des grandes idéologies, dit-on peut-être un peu vite, mais à tout le moins écroulement des systèmes explicatifs globaux, refoulement de la totalité considérée comme totalitaire et de la causalité devenue dogme, enfermement. À la limite, refus de la rationalité comme valeur²⁰.

Il convient également de tempérer ce qui a pu être ressenti comme un affaiblissement général de la notion de sujet, et de prendre en compte ce qui chez le sujet – y compris en tant que stratège de sa vie quotidienne et de sa consommation²¹, ou même en tant qu'utilisateur d'une idéologie quelconque, détournée ou non – s'est toujours redéployé et se redéploie encore dans le souci de soi, non séparable de celui de l'autre. Les derniers cours de Michel Foucault ou de Roland Barthes sont tout sauf une condamnation de la notion de sujet²². Ces derniers éclats minent de l'intérieur le prêt-à-penser ambiant des années 1975-2000, et au-delà, et éclairent de façon décisive les discours sur le moi et le récit de soi aujourd'hui.

La pratique de l'internet des années 2000 fait éclater les frontières des récits de soi à plusieurs niveaux : aujourd'hui les possibilités médiatiques multiplient les formes du récit de soi mais également l'accès à celui-ci dans sa diversité. Une des formes les plus répandues du récit de soi aujourd'hui est liée à ce que Guy Debord aurait pu appeler le « spectacle » et la starification du moi (et de l'autre en tant que soi). Il y a une culture populaire et plurielle du moi, médiée par des spectacles ininterrompus sur la scène globale, adaptée pour la consommation de masse ; il en existe aussi des versions savantes, actuelles ou plus anciennes (ainsi pendant la période romantique) ; et il faut compter avec les contre-cultures du moi (chez les moralistes français du xvii^e siècle, dans nombre de pratiques religieuses et de cultures...). De plus, aujourd'hui, la mondialisation implique, dans ce cas aussi, des mouvements de relocalisation, et cette relocalisation, en l'espèce, peut prendre la forme d'une redécouverte du moi, de son intériorité, de sa résistance au visible et au paraître, voire des valeurs du privé et de l'intime.

Mais il s'agit ici de littérature. La multiplication des récits de de vie comme récits de soi, combinée avec le recul du « Nous » ou le rejet du « il/ils », est-elle le signe d'un repli sur soi ou d'un excès d'exhibitionnisme ? Sans doute la mémoire (collective ou non) et ses manifestations répondent-elles à des besoins. Mais les auteurs de ces récits, peut-être conscients d'être à différents degrés prisonniers de ce qui est nécessaire à leur survie, ou de leur désir de vivre toujours mieux et plus pleinement, doivent-ils raconter leur vie ? Foucault écrivait des prisonniers dans les années 1970 : « Il faut qu'ils racontent leur vie²³. » (Où l'on retrouve la notion de trauma, mais aussi celles d'émancipation, voire de thérapie ou de reconstruction du soi.) Peut-être touche-t-on là à quelques-unes des fonctions principales du récit de soi, qu'il soit « littéraire » ou non.

²⁰ Régine Robin, « Structures mémorielles, littérature et biographie », art. cit., paragraphe 40.

²¹ Cf. Michel de Certeau *L'Invention du quotidien*, 1. : *arts de faire*, éd. Luce Giard, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1990 (1^{re} éd. 1980).

²² Michel Foucault, *L'Herméneutique du sujet : Cours au Collège de France (1981-1982)*, éd. établie par Frédéric Gros, sous la direction de François Ewald et Alessandro Fontana, Paris, Gallimard / Éd. du Seuil, coll. « Hautes Études », 2001 ; voir aussi Michel Foucault, « L'écriture de soi », *Corps écrit*, n° 5, « L'autoportrait », février 1983, p. 3-23 ; Roland Barthes, *La Préparation du roman : Cours au collège de France 1978-79 et 1979-80*, éd. Nathalie Léger et Éric Marty, Éd. du Seuil, Paris, 2015.

²³ Michel Foucault, « Préface » (1973), dans *Dits et écrits I, 1954-1975*, éd. Daniel Defert et François Ewald, avec la collaboration de Jacques Lagrange, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2001 [1994], p. 1262.

D'autre part, on ne peut négliger le fait qu'écrire et lire un récit de soi, c'est aussi inévitablement écrire et apprendre sur les autres (membres de la famille, cercles d'ami(e)s et de partenaires...), sur des lieux, des objets, l'Histoire, le monde, prendre des positions « poïétiques », privilégier certains outils et courants de pensées, partager des modèles ou réagir contre eux... ; d'où l'importance de considérer, au-delà des fragments éclatés du « moi » qui est le principal ou dominant objet (et sujet) du récit de soi, les personnages ou personnes « secondaires », les lieux, l'Histoire, les positions et les modèles, voire les lignes de fuite où le moi se perd ou s'efface, comme on le verra dans plusieurs contributions : Histoire de l'Holocauste, amis de Jorge Semprun, organisation du camp où il fut enfermé, sort des *boat-people*... Notons enfin que dans la relation entre soi et récit, le récit ajoute des éléments qui ne figurent pas dans les différents sous-ensembles qui constituent le moi comme unité ; et l'inverse est vrai : le moi ajoute au récit sa différence, ce qui en lui résiste au récit.

De la boîte à outils au test

Il reste qu'à lire sans cesse des récits de soi, et des points de vue différents sur un même récit, on aimerait disposer de certains outils et (bases de) données facilement accessibles, partageables et centralisées (œuvre par œuvre aussi bien que sur un plan plus général²⁴), pour constituer des fondations solides sur lesquelles l'interprétation puisse prendre un meilleur appui : des informations générales (contextuelles, historiques, etc.) ; des informations « biographiques », et en particulier un classement analytique des biographèmes et de leurs effets sur le récit, voire des « faits » de la biographie rapportés à leur présentation ; une mise à plat des tendances dans les schémas actanciels et narratifs ; un vocabulaire critique tendant à l'universel (à titre d'exemple, la notion de *life-writing* est peu utilisée dans le domaine français) ; et enfin une analyse du statut du support médiatique et des modes de publication, voire de la méthode d'écriture : ainsi, un récit est-il (originellement) dicté, et peut-on le mettre en évidence ? Peut-on parler de pérennité du digital ? Une transposition à d'autres médias est-elle possible ?

Avec la multiplication des récits de vie et autres autofictions ou œuvres de nature autobiographique *largo sensu* depuis la fin du XX^e siècle, et des études sur ceux-ci, il est peut-être temps, face à une certaine dispersion propre à ce champ, et au-delà des questions de genre²⁵ ou de catégorie abondamment étudiées, de procéder à un certain nombre de tests. Soit donc un récit de soi donné. On peut le soumettre à une série de tests, en ouvrant ici une liste à la Borges : 1/ le mettre à la troisième personne ; 2/ le mettre au passif ; 3/ y ôter le maximum de marques de personne ; ces trois derniers tests à faire dans la mesure du possible peuvent servir par exemple à réduire la dimension subjective dans l'espace du récit, mais bien d'autres peuvent être systématisés ; 4/ isoler, en décomposant ce récit, chaque élément correspondant à un fait ou événement vérifiable ; 5/ créer à partir de ces éléments un contre-récit minimal ; 6/ réduire le texte à un noyau justificatif de base. La liste n'est pas close (peut-elle l'être ?), et elle assume également sa part d'ironie, sans pour cela exclure, bien au contraire, le sens originel de *questionnement* qu'a

²⁴ Ce travail a certes bien commencé ; voir par exemple ce qui est fait sur autopacte.org, ou Philippe Lejeune, « The Story of a French Life-Writing Archive : "Association pour l'Autobiographie et le Patrimoine Autobiographique" » (2011), en ligne, URL : <http://www.qualitative-research.net/index.php/fqs/article/view/1739>, consultée le 24 mai 2016.

²⁵ Rappelons que pour Philippe Lejeune, « [s]ur le plan de la *poétique*, la première question posée est celle des genres littéraires » (*Le pacte autobiographique*, *op. cit.*, p. 7).

le mot *ironie*. Il s'agit en définitive de réduire jusqu'aux limites du possible un texte à un ensemble d'éléments, et de comparer le résultat final avec la multitude des points de départ, par exemple pour mesurer les degrés d'incertitude latents ou manifestés dans le texte d'origine.

L'essentiel est de déclencher le processus de questionnement de la représentation –et particulièrement de la construction représentationnelle des instances de subjectivité informant le récit (en distinguant bien le sujet comme sujet du récit, objet du récit, les deux à la fois, ou simplement comme absent (mais peut-être caché)). Il est également utile de tenter de mesurer la distance du récit par rapport à la vie, que ce soit dans l'espace « purement » autobiographique, dans l'espace assumé comme autofictionnel, à leur intersection ou au-delà. En parlant plus haut de récit justificatif de base, on veut prendre en compte le moment de la crise ou de la confession ; or tout récit (voire toute vie) est le lieu d'une crise (ou de crises), d'un élément perturbateur dans le schéma narratif (ou dans un parcours) qui peut fonctionner comme embrayeur de ce récit (ou de cette vie) ; et l'on peut par exemple s'interroger sur la coïncidence ou l'écart entre le fait de la crise dans une vie considérée, et l'usage de la crise dans la construction du récit de cette vie. Autant d'éléments qui pris isolément ou combinés peuvent permettre de constituer des jalons supplémentaires pour une poétique du récit de soi.

Présentation du collectif

Aucune poétique du récit de soi n'est séparable de la lecture et de l'étude des incarnations de ce récit. Et en la matière diversité, tendances convergentes, et pertinence (hier, aujourd'hui, demain) sont les maîtres-mots. Mais il ne s'agit pas ici de faire une histoire du récit de soi, ou de procéder à des projections par nature hasardeuses, mais avant tout d'ancrer récit de soi et récit de vie dans la contemporanéité, de les mettre en débat *hic et nunc*. À partir des articles sélectionnés, le collectif se présente sous la forme de trois parties et de sept modules qui espèrent apporter une dynamique intérieure à ces parties.

La première partie, « Fonctions du récit de soi », s'attache à prendre en compte la diversité des récits de soi et de leurs fonctions. Dans le module A, « Le récit de soi entre critique et expérimentation », on souligne la dimension réflexive et expérimentale de ces récits, en commençant avec la rupture qu'a représenté le deuxième Barthes (l'auteur de *Roland Barthes par Roland Barthes* et le post-structuraliste qui prépare un roman) et son « retour » au sujet (Azeroual), puis en étudiant un modèle de récit de soi chez Philippe Forest (Commans), ce dernier faisant écho à Barthes notamment par son rapport à la critique.

En B, « Rôles sociaux et représentations du moi », on privilégie la notion de rôle social, avec une esquisse de typologie illustrée par trois exemples ou incarnations et deux catégories : la notion de genre (*gender*), avec une étude sur le *Women's Writing* en France, et une autre sur la représentation autofictionnelle de l'homosexualité, ce pour insister sur la dimension sexuée du récit de soi, dans son rapport au corps et aux pratiques sociales ; et la notion de diaspora, dans ses liens avec le fait du trauma collectif, dans le cas précis celui des *boat people* vietnamiens. L'histoire de l'autobiographie au féminin en France depuis 1950 est souvent occultée, on s'attachera à lui redonner la place centrale qu'elle mérite (Caute). L'homosexualité est au centre de romans de deux auteurs marocains, Rachid O. et Abdellah Taïa, et on analysera en particulier les stratégies autofictionnelles qui s'y font jour (Jones). Le sujet de la diaspora (et de l'exil) constituera un troisième champ (Defraeye), avec un accent sur la profondeur temporelle de la construction du récit, des jeux multiples de la mémoire aux formes prises par la nostalgie.

La seconde partie, « Le récit de vie face à l'urgence de la mort », est centrée sur l'écriture du trauma, essentielle comme on l'a dit plus haut à l'élaboration du récit de vie comme récit de soi. On s'interroge sur l'enjeu que représente pour le lecteur et pour les protagonistes, êtres-pour-la-mort, la mémoire de l'expérience significative qu'est l'événement traumatique, au-delà de l'opposition en apparence simple entre vie et mort. Toutes les vies ne sont pas les mêmes, toutes les morts ne sont pas les mêmes. En C, « Sous le signe de la Shoah », la question précédente est posée dans un cadre collectif, avec un indépassable qui force le récit à se sublimer et à se remettre en question : la Shoah (et ses répercussions), dans les œuvres de Primo Levi (Caralp), de Jorge Semprun, et du peintre Roman Opalka (Racine) ; alors que dans les récits de soi, l'Histoire est souvent ramenée à l'histoire, ici au contraire l'histoire ramène toujours à une vision singulière et intériorisée de l'Histoire.

En D, « Dossier Roubaud », on revient à un cadre « individuel », dans les œuvres du couple formé par Jacques et Alix Cléo Roubaud (Guetemme, Chavaroche), sans négliger les questions de forme en tant qu'elles sont associées à la représentation du moi. Se raconter, est-ce se survivre ? Comment dire la mort ordinaire, la banalité de la mort ? Ce faisant, on revisite la condamnation de la littérature personnelle par Maurice Blanchot. Et le travail sur l'œuvre du couple Roubaud permet d'explorer les notions de mémoire et de deuil. Cette section permet également une interrogation sur la représentation de la vie privée, problème actuel s'il en est.

La troisième partie, « Au-delà du récit de soi : comment raconter la vie ? », entreprend d'étudier les rapports entre récit de soi et récit de « l'autre » (ou des autres ; et de soi dans l'autre, ou de l'autre en soi) jusque dans leur dimension exemplaire, manifeste dans ce qu'on peut décrire comme les leçons de vie. En E, « Ascendants exemplaires », on s'interroge sur deux textes qui jouent avec la notion de récit de vie en la problématisant, et ont eu une grande influence sur leurs « descendants » strictement autobiographiques et narratifs : *Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France* (Radeljković), et *Fin de partie* (Bénard), où Hamm cherche à raconter son histoire. On y étudie la mise en scène du moi, et (pour le second texte) la théâtralité de l'écriture de soi.

En F, « Le matériel biographique dans la fiction », on s'interroge sur la meilleure façon de « saisir » la vie et sur l'expérience de vie et le type de savoir que la fiction apporte à son lecteur, en faisant l'hypothèse que la fiction a beaucoup appris au récit de soi, et continue à le faire, et que cette fiction (souvent porteuse de marques actoriales, voire de biographèmes), et le récit de soi, sont séparés par des cloisons moins étanches qu'on ne le pense généralement. En découvrant un « autre », un personnage qui raconte sa vie, ou dont on raconte la vie, ne comprend-on pas mieux non seulement les autres mais soi-même, et au-delà la vie et la valeur de l'expérience (même fictive) ? Pour tenter de commencer à répondre à cette question, deux œuvres sont analysées : celles de Philippe Djian (Bouchoucha), qui célèbre le vivant, et *Les particules élémentaires* de Michel Houellebecq (McCann), qui quant à lui décompose le vivant à la manière d'un entomologiste. Djian et Houellebecq évoquent des expériences singulières (ou plus collectives) où la mise en récit de la vie peut jouer un rôle formateur dans l'accomplissement de soi, voire la compréhension des humains et du monde. C'est dire qu'ils offrent aussi, bien que de manière largement implicite, des modèles éthiques exemplaires tirés de la fiction comme récit sur l'autre (avec impact potentiel sur le soi du lecteur), et en cela introduisent aussi le module qui suit.

Le module G, intitulé « La littérature comme guide de vie » ne porte pas sur des récits de soi ou plus largement des récits de vie mais plutôt sur la notion de leçon de vie, qui constitue depuis toujours l'un des horizons possibles du récit de soi et du récit en général. Le récit de soi tend généralement vers une perspective éthique²⁶ ; il dénote un souci de soi. *How should one live?*, demande Martha Nussbaum²⁷. Une lecture de Cioran et de la volonté éthopoïétique à l'œuvre dans ses textes (Péladeau-Houle) commence cette section ; le second texte de la section (Balint), étudiant des écrivains du Canada (Martel) et d'Amérique latine (Esquivel), lui fait écho en esquissant une éthique esthétique pour mieux vivre. Les articles sont suivis d'une liste des principales références utilisées par leurs auteurs sur le récit de vie et le récit de soi.

On peut lire ce recueil d'articles de façon ponctuelle, pour un article ou un autre, pour mesurer en quoi il teste les limites du récit de vie comme récit de soi. On peut aussi le lire de façon plus transversale, en prenant par exemple la notion de trauma comme fil conducteur, ou en se bornant à en lire un module ou deux. Ou bien l'on peut relier entre elles des œuvres singulières, par leur aire culturelle (chez Rachid O. et Abdellah Taïa), par les sujets dominants abordés (de même), voire autour d'une figure de destinataire idéal (de même encore). Bien d'autres ponts relient entre eux les modules de ce réseau de contributions, et les articles eux-mêmes : il suffira au lecteur de les emprunter.

Christophe IPPOLITO
Georgia Institute of Technology
Écritures (EA 3943)

²⁶ Cf. Jacques Bouveresse, *La Connaissance de l'écrivain. Sur la littérature, la vérité et la vie*, Marseille, Agone, coll. « Banc d'essais », 2008.

²⁷ Martha C. Nussbaum, « Tragedy and Justice. Bernard Williams Remembered », en ligne, URL: <http://new.bostonreview.net/archives/BR28.5/nussbaum.html>, consultée le 22 juillet 2016 [originellement publié dans la *Boston Review* d'octobre-novembre 2003]. Voir l'article d'Adina Balint.